



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

45 | 2012
Le quotidien des techniques

José Álvarez JUNCO, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une identité collective au XIX^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 (1^e édition en espagnol 2001), 471 p. ISBN : 978-2-7535-1470-6. 24 euros.

Jean-Philippe Luis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4396>

DOI : 10.4000/rh19.4396

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 214-216

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jean-Philippe Luis, « José Álvarez JUNCO, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une identité collective au XIX^e siècle* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 45 | 2012, mis en ligne le 02 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4396>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

José Álvarez JUNCO, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une identité collective au XIX^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 (1^e édition en espagnol 2001), 471 p. ISBN : 978-2-7535-1470-6. 24 euros.

Jean-Philippe Luis

RÉFÉRENCE

José Álvarez JUNCO, *L'idée d'Espagne. La difficile construction d'une identité collective au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 (1^e édition en espagnol 2001), 471 p. ISBN : 978-2-7535-1470-6. 24 euros.

- 1 Dix ans après sa parution, le grand livre de José Álvarez Junco est enfin traduit en français. Un grand livre ? Sans nul doute car, pour le critiquer ou pour s'en inspirer, l'ouvrage a servi à bien des égards de boussole aux débats du bicentenaire de la guerre d'Indépendance et plus globalement à tous ceux qui s'interrogeaient sur la construction de la nation espagnole au XIX^e siècle. Cette étude est aussi le reflet d'une période, celle d'un pays travaillé par des questions identitaires, confronté à la force de ses nationalismes régionaux et profondément marqué, souvent même traumatisé, par la lecture franquiste de l'idée de nation espagnole.
- 2 Ce gros livre est dans le même temps synthèse historiographique des nombreux travaux menés dans les années 1990 sur l'identité et sur la nation espagnoles, et ouverture de pistes nouvelles autour d'une vision globale, très marquée par les théories sur la nation de Benedict Anderson (*Imagined Communities*) et d'Eric Hobsbawm (« l'invention de la tradition »), ainsi que par les *Cultural Studies* (Álvarez Junco dirigea d'ailleurs un séminaire du Centre d'études européennes de l'université d'Harvard). La nation espagnole, comme toutes les nations, est le fruit d'une construction politico-culturelle, dotée toutefois de spécificités fortes. Le processus n'est pas issu d'une lente

sédimentation, mais débute à la faveur d'un traumatisme : l'invasion de la péninsule Ibérique par les troupes de Napoléon. Il est ensuite marqué par deux grandes interprétations concurrentes, voire ennemies, de la nation, l'une libérale et l'autre « national-catholique ». Enfin, les difficultés à mobiliser les milieux populaires autour de l'idée de nation et la fin du rêve impérial avec le traumatisme de 1898 conduisent à développer l'image de la nation comme une *Mater dolorosa*, figure ancienne de l'imaginaire catholique, forgée sous l'Ancien Régime et reprise pour symboliser les difficultés du nationalisme espagnol, expression empruntée pour le titre de l'ouvrage dans sa version castillane.

- 3 L'ouvrage est découpé en quatre grandes parties. La première, « Les origines de l'identité moderne », décrypte la construction par les élites de ce que l'auteur nomme « le patriotisme ethnique » depuis le début de l'époque moderne jusqu'à la guerre d'Indépendance. L'argumentaire pour l'emploi de ce terme qui est préféré à celui de pré (ou proto)-nationalisme, trop téléologique, est très convaincant (p. 50-52). Le sentiment d'appartenir à une communauté, soudée par la loyauté à une dynastie existe bien, mais il ne s'agit pas de nationalisme car « il manque deux liens cruciaux : celui qui associe une culture officielle au pouvoir étatique, et celui qui unit la légitimité de ce pouvoir et sa sanction par la personnalité collective ou populaire ». Le chapitre sur la guerre d'Indépendance reprend la thèse que l'auteur avait développée en 1994 dans un article resté célèbre où il parlait d'« invention de la guerre d'Indépendance »¹, pour mieux montrer comment ce moment a été l'acte de naissance de la nation espagnole et a été dépouillé de toute sa complexité et de ses ambiguïtés pour être interprété à partir des années 1830 comme l'expression d'une révolte de la nation contre l'envahisseur, ce qui a conduit à l'émergence de l'idée selon laquelle la nation préexistait à la guerre.
- 4 La deuxième partie, « La nationalisation de la culture », décrypte l'effort pour construire une histoire et une culture nationales durant tout le XIX^e siècle. Dans ces pages, l'auteur fait une large synthèse de travaux précédents et montre comment s'effectue le recyclage du « patriotisme ethnique », de ses mythes, en faveur du nouveau sentiment d'appartenance à une même nation souveraine : l'ancien et le nouveau (la nation libérale) se conjuguent pour construire une histoire officielle mythifiée. Une place importante est faite dans cette partie aux arts et aux sciences, mettant ainsi en relief l'effort considérable des élites intellectuelles pour donner corps et âme à la communauté nationale. La troisième partie est une des plus neuves. Dans « L'opinion conservatrice, entre religion et nation », Álvarez Junco montre comment le camp conservateur, structuré idéologiquement par un catholicisme intransigeant issu de la lutte contre les Lumières, contre l'étranger révolutionnaire français puis contre le premier libéralisme, s'est converti à l'idée de nation, en forgeant sa propre définition de l'identité nationale. C'est ainsi qu'a émergé le national-catholicisme, au travers de synthèses faites par quelques intellectuels, et en particulier par Jaime Balmes. Ce dernier n'est pas seulement un réactionnaire : il a assimilé la modernité du concept de nation, mais il réclame la reconstitution de cette dernière « selon ses éléments sociaux et des anciennes traditions », c'est-à-dire autour de « la monarchie comme pouvoir politique » et du « catholicisme comme schéma moral et social » (p. 301).
- 5 La dernière partie, « Succès et échec dans le nationalisme espagnol du XIX^e siècle », reprend une interrogation qui a marqué l'historiographie des années 1990 : comment expliquer l'émergence des nationalismes périphériques du dernier tiers du XIX^e siècle, alors que les nationalismes « nationaux » se renforçaient partout en Europe ? Álvarez

Junco reprend en partie l'explication fournie par Borja de Riquer en 1994² : cet essor d'autres nationalismes est lié à l'incapacité du nationalisme espagnol à intégrer la plus grande masse de la population dans un projet collectif mobilisateur et émancipateur, à cause de la faiblesse d'un État impuissant, inefficace et largement gangrené par la corruption. Les élites politiques et économiques, socialement conservatrices, auraient répugné à voir leur pouvoir réduit par un État puissant et n'auraient pas fait les concessions nécessaires pour intégrer les masses, justifiant ce refus par l'idée que la nation n'avait pas à être construite puisqu'elle existait depuis l'Antiquité, comme le prouvait le soulèvement patriotique de 1808. Toutefois, Álvarez Junco nuance la thèse de Borja de Riquer en se demandant si le modèle implicite fourni par l'analyse, c'est-à-dire la France et son État central puissant, n'était pas précisément l'exception européenne, et s'il n'était pas nécessaire de relativiser la faiblesse de l'État espagnol, en le comparant à d'autres. Pour lui, les clés se situent davantage d'une part dans l'opposition entre l'Église et l'État, c'est à dire dans l'abandon par l'État libéral d'une grande partie du contrôle social et politique en faveur de l'institution ecclésiastique, et d'autre part dans le caractère socialement et géographiquement inégal du processus de modernisation culturelle.

- 6 On ne fait ici que brosser à grands traits le contenu d'un ouvrage d'une grande richesse. Les réactions à ces thèses ont été parfois très vives (une véritable polémique par grande presse interposée a eu lieu en 2005 avec les tenants, qu'ils soient conservateurs ou d'esprit « jacobin », de l'existence d'une nation en 1808). Des nuances importantes ont été apportées depuis dix ans : parler d'« invention de la guerre d'Indépendance » dans les années 1830 est probablement excessif. En effet, le renouveau de l'idée colonial au service du nationalisme à partir des années 1860 a été plus efficace que ne semble l'indiquer Álvarez Junco. Par ailleurs, l'opposition entre catholicisme et libéralisme n'a pas toujours été frontale et des collaborations ont existé. Enfin les travaux sur le centenaire de la guerre d'Indépendance ont révélé l'existence d'un nationalisme populaire non négligeable. Ces nuances parfois fortes, montrent toutefois le fort potentiel des pistes tracées par Álvarez Junco il y a plus de dix ans. Elles montrent que ce livre, doté aussi d'une brève préface suggestive de Jean-François Botrel et de 16 pages d'une iconographie riche, reste une référence pour quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Espagne, mais aussi plus largement aux processus de construction des nations.

NOTES

1. José Álvarez Junco, « La invención de la Guerra de la Independencia », *Studia Historica. Historia Contemporánea*, vol. XII, 1994, p. 75-99.
2. Borja de Riquer, « La débil nacionalización española del siglo XIX », *Historia social*, n° 20, automne 1994, p. 97-114.